

Aurore
à
Manhattan

Liana
Xitége



Iliana Kitége

Aurore à Manhattan

© Iliana Kitège, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9080-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Une chose qu'on ne peut comprendre constitue un vide douloureux,
une piquêre, une irritation permanente qui demande à être soulagée. »

Primo Levi

1

Rencontre entre deux femmes

Je terminais le second semestre à l'université de New York et les épreuves écrites se succédaient à un rythme épuisant. J'espérais honorer par ma réussite, les efforts conjugués de ma mère et de ma grand-mère. Toutes les deux finançaient, depuis leur Grèce natale, mes études sociologiques dans cette prestigieuse université réservée à une élite sociale et cosmopolite.

J'avais vingt-cinq ans. Mon angoisse grandissait dans l'attente des résultats des examens, prévus dans quatre semaines. Je ne pouvais envisager l'idée d'un échec. Mon estomac se vrillait. J'imaginais Ariana, ma grand-mère, prier à l'église du village. Dans le cœur de mon aïeule, la grâce divine avait déjà accompli le miracle de mon succès.

Apparut soudain, dans un repli chaud et intime de ma pensée, le doux visage de mon aïeule éclairé par son sourire. Je sentis au même instant l'odeur si particulière de sa peau, imprégnée d'eau de rose, dont elle parfume ses bras. Son corps près du mien a toujours enchanté mon odorat. Le délicat plaisir de humer sa présence et le désir de la serrer dans mes bras ne faisaient qu'un en cet instant.

Elle est le pilier sur lequel ma mère a pu s'appuyer et se construire. Elle est l'assise sur laquelle j'ai pu grandir avec confiance et sécurité.

Je ne veux pas peiner cette femme de cœur qui aime sans compter et sans jamais décevoir. Je devine et entends ses prières : aussi puissantes que sa droiture et aussi confiantes qu'elle est sincère. Elle s'adresse à Dieu comme à un ami. Elle ne l'implore jamais ; elle converse avec lui, tout simplement.

Même si elle m'exonère par avance de tout reproche en cas d'insuccès, je refuse l'idée de la peiner.

Je stoppai alors mes pensées négatives. Au fond de moi, l'intime conviction de maîtriser mon savoir dissipait l'anxiété que le doute génère.

Je repris donc le cours ordinaire de mon existence.

Je m'extirpai de mon lit après avoir contemplé, quelques minutes, le panorama de mon studio de vingt-cinq mètres carrés que j'occupais à Manhattan depuis

près de neuf mois déjà. Je devais le quitter dans quelques semaines pour un retour programmé en Grèce.

Situé à Soho entre Prince street et Houston , ce petit appartement représentait un nid sécurisant et vital pour une personne étrangère résidant dans la ville la plus stimulante et sans doute la plus déstabilisante au monde.

New York est un terreau des plus fertiles pour la recherche en sociologie urbaine et un laboratoire idéal pour explorer les comportements humains individuels et collectifs des plus ordinaires aux plus inattendus. Elle est la ville en parfaite congruence avec ma filière d'étude et mon appétence pour les sciences humaines en général.

Je devais bientôt quitter cette ville mais je savais déjà que j'y reviendrais.

Manhattan suscitait en moi un enthousiasme instantané. Je ressentais un bien-être, une joie d'être vivante ici et maintenant. Remède salubre eu égard à mes fréquents accès de mélancolie depuis mon jeune âge !

Je décidai en sortant de l'immeuble de m'accorder un déjeuner gastro-nomique au restaurant français « l'Ecole » situé à l'angle de Broadway et Grand street. Je manquai mon bus sur Houston street, malgré mes signes désespérés de la main adressés au chauffeur inflexible. Je décidai alors de m'y rendre à pied. Vingt minutes de marche réveilleraient mon corps engourdi par une nuit trop longue de sommeil et par le stress continu lié aux périodes d'examens.

À Manhattan on rechigne rarement à arpenter les rues et les avenues, quels que soient la durée ou les efforts que cela nécessite parfois. Cette cité urbaine est en effet un véritable écran géant, une scène de spectacle permanent où l'œil et la curiosité sont toujours stimulés.

Je me laissai donc porter, en cette magnifique journée de printemps, par le flot vital du cœur de New York. J'atteignis bientôt l'angle de Broadway ; d'un pas ferme et régulier, je descendis cette célèbre avenue, qui traverse Manhattan du nord au sud et d'ouest en est.

Instinct grégaire, amour du prochain, chaleur humaine, que sais-je et peu importe, je me sentais vivifiée, presque heureuse au contact de centaines de congénères, dont je croisais les regards, frôlais parfois les corps ou avec qui j'échangeais subrepticement un sourire. Cette densité humaine me nourrissait au plus haut point et je m'en délectais.

Arrivée au restaurant, l'hôtesse me plaça le long de l'espace mezzanine

réservé aux tables pour une ou deux personnes. Alors que j'ôtai ma veste, j'aperçus sur la gauche une femme d'âge mûr aux traits juvéniles. Elle consultait le menu, un verre de champagne tenu dans sa main droite. Nos regards se croisèrent et nous échangeâmes un large sourire. Tel un signe de bienveillance réciproque et de solidarité entre deux femmes, plutôt décontractées qui assument de déjeuner seules, dans un restaurant plutôt chic !

Cette femme me rappelait ma mère. Son regard droit et affirmé était celui d'une femme de conviction. Elle lui ressemblait : menue et dont la taille ne devait pas dépasser un mètre soixante.

Cela faisait neuf mois que je n'avais pas vu Sibyla, ma mère. Nous nous parlions certes au téléphone, parfois longuement sur "la toile" les jours de « blues ». Son être physique, sa présence charnelle me manquaient cependant.

Cette inconnue m'intriguait. Elle avait au moins vingt ans de plus que moi, mais je pressentais nos âmes proches. Elle paraissait ouverte et enjouée. Cela m'attirait irrésistiblement !

Curieuse, aventurière, j'aime la solitude, les autres, les hommes et le risque ! Il devait en être de même en ce qui la concernait. Du moins il me plaisait à le croire.

Je ne pouvais retenir mes pensées. Assise à une table à gauche de la sienne, je me réfugiai le nez dans la carte.

Le champagne et ses bulles magiques donnèrent très vite l'œil rieur à cette inconnue. Je semblais aussi lui inspirer une certaine familiarité, ou pour le moins de la sympathie. Je me décidai à lui parler.

— Vous déjeunez seule ?

— Oui et sans complexe, comme vous, répondit-elle.

Bienvenue dans le cercle des femmes qui assument la non compagnie joyeuse ! Et si nous rapprochions les tables ? Surenchérit-elle. Assumons aussi la joyeuse compagnie !

— Avec plaisir. Et ce d'autant que le style convivial ne semble pas celui de la maison, ajoutai-je, taquine.

En rebelles improvisées pour la circonstance, nous rapprochâmes les tables après avoir reçu l'approbation quelque peu réservée du serveur.

Ce jour-là dans le restaurant, les plats et surtout les verres de champagne se

succédèrent et nos récits de vie se mélangèrent, des récits de femmes, de filles, de mères.

Mina était française d'origine espagnole, professeur de sciences sociales, ma mère, grecque et archéologue. Toutes les deux partageaient, outre une année de naissance, une passion pour l'étude et la réflexion sur les comportements humains depuis l'origine des temps. Moi-même étudiante en sociologie à NYU, francophile et passablement francophone, j'étais ravie de relayer ces deux femmes dans l'analyse de l'humanité.

Nous mélangions allègrement l'anglais, le français et parfois l'espagnol à la fois fières et amusées de glisser d'un idiome à l'autre, y compris dans une même phrase sans perdre le sens du message ou de la réflexion. Outre l'exotisme qui s'en dégagait, ce parler hybride spontané sécrétait un parfum de liberté, de défiance à l'égard des règles linguistiques. Le ton était donné, nous aimions franchir les barrières, changer de pays, de culture, d'espace et de temps. Bref nous aimions prendre la vie comme une aventure.

Elle disait aimer ma jeunesse dans ce qu'elle a de force et de détermination à vouloir un monde juste et meilleur. Etudiante, elle rêva et milita pour un changement radical de société. Un monde fraternel, sans violence dans lequel règne le partage et le respect de la nature.

Alors que nous discourions sur nos idéaux de société, nos récits de femmes s'invitèrent à la barre. Faits d'apprentissages douloureux, de « trop souffrir » inutiles aux contacts des hommes. Nous saisîmes l'occasion joyeuse de régler nos comptes avec nos pères, nos amants, nos amours...

Le troisième verre de champagne décuplait notre enthousiasme et déliait nos langues .

Les propos de cette femme prénommée Mina étaient tour à tour légers, enjoués ou d'une singulière profondeur. Ils laissaient entrevoir une vie peu ordinaire.

Une curiosité indiscrete à son égard me saisit alors et j'eus beaucoup de mal à y résister. Elle me rappelait tant ma mère. Ouverte, joviale, aimant les autres , elle dissimulait cependant une fêlure, un secret de vie.

Je n'ai jamais osé questionner ma mère. J'ai pourtant deviné sous sa force une blessure. Je ne lui ai par ailleurs jamais révélé mon jardin secret, tout particulièrement mon penchant « cyclotique » à la mélancolie. A-t-elle remarqué

cette désespérance sourde, souvent pénible à traverser dans la solitude et le silence ?

Mina détenait-elle les réponses aux questions que je ne pouvais formuler clairement mais qui se lovaient dans mon être avec insistance ?

Ma gaité en ce beau jour semblait contagieuse. Mes propos tranchés sur la gente masculine amusaient beaucoup Mina. Elle riait de bon cœur. En effet nous avions glissé au fil de nos échanges, non sans ingéniosité et malice, de l'histoire de l'Homme aux histoires des hommes, des nôtres, rencontrés, aimés puis quittés. Je reprenais à mon compte les consignes de ma mère, experte en analyse du comportement masculin archaïque et primitif. Pour la paléoanthropologue qui m'a conçue et élevée, la domination masculine et le virilisme ordinaire résultent directement du patriarcat, apparu dans les sociétés humaines il y aurait environ cinq cent mille ans. Il instaure et consacre un rapport inégal entre l'homme et la femme, asservie à ce dernier. La violence étant le mode de gestion de tout rapport de pouvoir, d'exploitation et de domination, il n'y avait rien d'étonnant, de constater encore de nos jours, la violence des hommes à l'égard des femmes. La boucle était bouclée. Mina arborait un sourire approbateur.

J'avais résumé, avec l'audace de mes vingt-cinq ans, des millénaires d'histoire de l'humanité et de sa plus tragique réalité, l'aliénation et la domination des femmes par la gente masculine. Il manquait des chaînons, des nuances, des précisions, des références d'études théoriques, des réflexions complémentaires, mais la problématique ainsi subsumée semblait convenir parfaitement et joyeusement à cette nouvelle consœur.

Fière de ma démonstration, j'étais néanmoins consciente que tout restait à dire et plus encore à faire, pour changer le monde. J'étais grisée par le champagne et ses petites bulles miraculeuses, qui oxygènent le cerveau et stimulent l'euphorie. Et celle-ci partagée se décuple !

Les conseils avisés que j'enchaînais avec naïveté sans doute l'amusaient beaucoup, de même que mes certitudes acérées et affûtées comme une lame d'acier fin.

Sans nous laisser abattre par la teneur si réaliste mais non moins affligeante de mes propos, nous nous délectons. Mina d'un sablé aux myrtilles et son coulis de crème anglaise, moi-même d'une glace au nougat et ses palais croquants aux feuilles de menthe bleue.

Son visage se figeait parfois. Sans doute, ne pouvait-elle s'affranchir sans

douleur de la gravité de la question de la violence de l'homme à l'égard de ses congénères ? Ce mal que les philosophes qualifient de radical.

Je vis enfin renaître le sourire sur le visage de cette femme et l'étincelle dans son regard lorsque j'envisageai avec conviction la possibilité, un jour, de changer la donne pour un monde juste, sans dominés, sans dominants, sans violences et sans souffrances.

Elle cita alors un poète pour corroborer nos espérances : « tout le monde sera grandeur naturelle et personne ne sera humilié ».

Que ce fut bon de refaire le monde, à deux, en parfaite connivence et sans contradicteur !

Ce jour-là, nos deux êtres profonds firent si joyeusement connaissance que ne nous sommes plus quittées, jusqu'à son départ trois semaines plus tard pour la Jamaïque.

Mina avait pris une année sabbatique après les quatre dernières années passées en Polynésie française. Elle y avait enseigné avec bonheur auprès d'élèves très attachants. Depuis Tahiti, elle rejoignait en Jamaïque son amoureux trois fois par an durant les vacances scolaires. Un mois en été, un mois en décembre et quinze jours au printemps ! Elle se rendait à Négril en faisant systématiquement escale à New York, sa ville de prédilection, sa ville qui la soigne de tous les maux disait-elle.

Nous aimions toutes deux Manhattan et cela nous rendait sans doute plus proches encore. Ressemblerai-je dans vingt ans à cette femme qui semble venir d'un ailleurs et aller nulle part ? Aux amours exotiques sans grand avenir mais garants du sentiment d'exister !

Partir loin, aimer dans les lieux étrangers, difficiles à saisir et parfois risqués pour une femme voyageant seule : telles semblaient être ses motivations effleurées dans le tourbillon des mots et des confessions.

Après un repas délicieux et trois verres de champagne, nous avons mis à nu nos existences à la fois décalées sur l'échelle des générations mais si semblables dans ce mélange étrange de joie de vivre et de mélancolie.

Nous échangeâmes nos téléphones et adresses avec la promesse enthousiaste de passer la journée suivante ensemble. Nous poursuivrons ainsi la rencontre si réussie de la veille. Nous convînmes que je passe chez elle le lendemain vers onze heures.